



ETIENNE BARILIER

Ecrivain

TRAIT LIBRE

S'égosiller sans voix

«Les applis des ados accros de l'actu.» C'est ce qu'on appelle une suite d'apocopes. Ces raccourcis relèvent en principe du langage parlé, mais on les trouve systématiquement écrits dans nos journaux. «Pourquoi pas?», dira-t-on. Le problème est qu'à partir du moment où leur usage est exclusif, ils perdent leur sel, leur connotation familière ou populaire. Exemple un peu plus horrible, qui sans être à proprement parler une apocope, y ressemble beaucoup: «Mais pas que», en fin de phrase, mis pour «mais pas seulement». Si l'on veut jouer du style oral et volontairement relâché, tout va bien. Mais il n'y a rien ici de volontaire, hélas.

Moins horrible mais non moins agaçant, on nous rebat les oreilles de projets «retoqués», plutôt que recalés ou repoussés, mais sans nulle intention de mettre un grain de sel dans l'expression. Les politiciens ou les législateurs doivent constamment «revoir leur copie» sans que l'on songe une seule seconde à les comparer à des élèves médiocres. On n'est plus licencié ni congédié, mais toujours «viré»; le mot «flic» est un morne synonyme du mot «policier», et l'«exaspération» est morte pour laisser place au seul «ras-le-bol» (sait-on ce que cette expression veut vraiment dire, et de quel bol il s'agit?).

A chaque fois, les mots sont affadis, frappés d'anémie, dévitalisés.

Autre signe de ce nivellement expressif, le recours à des superlatifs pour ex-

primer des sentiments banals, ou pour habiller l'absence de sentiments. Ainsi, l'on croit souvent élégant de dire «pardonnez-moi» pour «excusez-moi». Ce «pardonnez-moi» faisait même le titre d'une émission de la télévision suisse. Je croyais, à la lecture de ce titre, que son animateur tombait à genoux devant chacun de ses invités pour expier ses péchés sous leurs yeux. Mais non, il les avertissait simplement qu'il allait leur poser les questions qui fâchent. Cette omniprésence du «pardonnez-moi», que nous sommes censés préférer chaque fois que nous heurtons le coude de notre voisin, risque de nous laisser sans voix lorsque nous voudrions pour de bon demander pardon.

Dans le langage des médias, plus les mots sont forts, plus les sentiments sont faibles. Pensez aux salutations radiophoniques et télévisuelles! On ne vous souhaite plus jamais une «bonne journée», mais invariablement une «excellente journée». Et si possible une «excellente journée à vous» – comme si ce pouvait être à quelqu'un d'autre. On insiste, on souligne, on gonfle, on multiplie les superlatifs. On s'égosille, mais on n'a pas de voix. ■

A chaque fois, les mots sont affadis, frappés d'anémie, dévitalisés.